

# PLUS LOIN

REVUE MENSUELLE

Numéro 8 — 15 OCTOBRE 1925

ABONNEMENTS : 6 francs par an  
15, Rue Ferdinand-Duval, PARIS (4<sup>e</sup>)

## LE PROGRES MORAL

### 5. L'AMOLLISSEMENT DES MŒURS

A cause de l'interruption de mes articles, je crois nécessaire de rappeler la matière et le plan des articles précédents.

Notre déclaration, parue en tête du premier numéro, disait que l'humanité s'efforce vers plus de bien-être (matériel et moral), c'est-à-dire vers une vie matérielle plus aisée, en même temps que vers plus de justice et vers plus d'amour.

« Illusion, disent les sceptiques et les pessimistes, le progrès n'existe pas. Inutile d'essayer de changer les conditions sociales. Forcément les inégalités se reproduisent, et aussi de nouveaux abus et de nouvelles souffrances. »

J'ai donc entrepris d'exposer les faits qui montrent la réalité du progrès et qui expliquent le bien-fondé de l'effort des hommes contre la misère, contre l'ignorance, contre l'oppression et l'injustice. Ainsi s'expliquent nos raisons d'agir.

J'ai d'abord parlé du progrès technique. Puis j'ai abordé le progrès moral avec l'ambition de terminer par le progrès social.

Comme preuve du progrès social, je me suis borné à donner l'adoucissement des mœurs. Je verrai plus loin à parler de la liberté et de la coutume.

Cet adoucissement des mœurs soulève des critiques multiples, ce qui m'a amené à traiter du développement de la sensibilité, puis du prétendu relâchement des mœurs, aujourd'hui de l'amollissement.

Un autre préjugé qu'on rencontre très souvent est que le bien-être, en amenant l'adoucissement des mœurs, entraîne l'efféminement et la mollesse, donc la disparition des qualités guerrières, et qu'ainsi se produit la ruine des empires.

Ce reproche n'a pas lieu de nous émouvoir, puisque empire signifie domination, extension de la domination d'un Etat sur d'autres nations.

Mais on ajoute que l'adoucissement des mœurs livre sans défense les peuples policés aux attaques des barbares.

Certes, il est arrivé que des civilisations policées aient disparu, submergées par des barbares. Mais, qu'est-ce que cela prouve? De petites civilisations ont pu être supprimées par l'invasion de voisins plus nombreux et plus puissants, sans que la douceur de leurs mœurs soit responsable de leur désastre.

A en croire la légende, il semblerait que « l'âge d'or »

eût régné au début de l'humanité. L'envie et la cruauté, et la colère des dieux, l'auraient fait disparaître.

Il est vraisemblable que, dans quelques coins favorisés du globe, des groupes humains ont pu vivre sans industrie et sans effort, dans la douceur et la paix, je n'ose pas dire à l'abri de la crainte des démons : il y a toujours des phénomènes naturels, et la mort elle-même, qui frappent les primitifs d'épouvante. Mais ces coins favorisés sont rares. La forêt vierge, la terre à l'état de nature sont des marâtres pour l'homme; les humains y vivent misérablement ou y crèvent de faim. Il faut supposer des contrées où le hasard ait réuni en grand nombre des plantes nourricières, où les rivières soient poissonneuses, où le gibier soit à portée de la main, où les animaux nuisibles ne soient ni très dangereux, ni très nombreux. Il faut aussi que le pays soit salubre, que le climat soit assez chaud sans être dévasté par la sécheresse. Ces « paradis terrestres » qui ont pu exister dans les régions subtropicales, ou en d'autres régions, avant l'apparition des périodes glaciaires ou avant le dessèchement de vastes contrées qui ont réduit l'ère habitable, ont disparu et devaient disparaître, sans que la douceur des mœurs ait rien à voir en cette affaire. L'exemple des espèces animales, que des conditions naturelles favorables font pulluler momentanément, nous montre le mécanisme de cette disparition : famine, épidémies, émigration. La surabondance de la population épuise les ressources, et il faut abandonner la région complètement ruinée (émigration), à moins que le cannibalisme ne soit un remède à la crise quand l'émigration est difficile (îles du Pacifique). Pourtant, quelques paradis terrestres ont pu persister avec une population clairsemée, tant qu'ils n'ont pas été absorbés par l'extension des grands empires. Quelques « îles fortunées » ont pu rester à l'abri des invasions, et, à l'époque moderne, on cite Tahiti, où la douceur de vivre avait persisté complète jusqu'à l'arrivée des Européens; le cannibalisme, si commun dans les îles polynésiennes, n'y existait pas (ou peut-être n'y existait plus). Encore dans certains endroits, par exemple dans la région occidentale de Madagascar, dans des endroits où la vie nourricière est facile, des peuplades indigènes vivent dans la nonchalance, à la grande indignation des colons européens qui ont besoin de main-d'œuvre.

Mais, somme toute, l'ère des paradis terrestres est définitivement révolue. Il n'en reste que le regret des hommes. Et ce ne sont ni les tentatives des naturiens, ni les théories des néomalthusiens qui pourront nous faire retrouver le paradis perdu (1).

(1) Dans les paradis terrestres le malthusianisme eût été d'utilité pratique, puisque le bonheur humain dépendait du rapport entre les ressources naturelles et le chiffre de la population. Il est possible d'ailleurs que les primitifs aient pratiqué le malthusianisme (infanticide,

Ce ne fut d'ailleurs, je le répète, qu'un état de choses exceptionnel. L'homme est né sous le signe de l'effort; il doit travailler à la sueur de son front. Il ne peut vivre qu'à condition d'aménager et d'améliorer les conditions naturelles. C'est par cet effort, c'est par le progrès technique qu'il arrive au bien-être matériel et ainsi à la sécurité de la vie, à une certaine douceur de vivre — tout au moins jusqu'à présent dans les conditions les plus favorables. L'humanité cherche à faire elle-même le paradis terrestre à la place de ceux d'autrefois qui furent trop rares, trop précaires, trop dépendants de la générosité de la nature. Et elle y parviendra sans la protection des dieux. L'âge d'or, comme l'a dit Saint-Simon, est non pas derrière nous, mais devant nous.

\*\*\*

Laissons cette digression qui, me dira-t-on, ne rime à rien, puisqu'elle ne porte que sur des faits exceptionnels et que nous ne pouvons faire que des hypothèses à leur sujet. Prenons l'humanité à l'époque historique, au moment où l'on commence à suivre ses tâtonnements vers le progrès, c'est-à-dire ses efforts pour établir des civilisations. Autrefois aucune civilisation n'était à l'abri d'un danger extérieur. Aujourd'hui, avec le progrès technique, la civilisation n'est plus l'effort d'un petit groupe humain, c'est l'effort de l'humanité tout entière; et nous pouvons considérer l'affranchissement de l'avenir, non comme le fait d'une nationalité, mais comme une entr'aide générale des hommes au-dessus des nations elles-mêmes.

On pourrait donc dire que le danger de l'adoucissement des mœurs, si danger il y a, semble à peu près éliminé, malgré le fameux « péril jaune », hypothèse pondue par Guillaume II et couvée après lui par de nombreux journalistes en mal de copie. Mais l'œuf n'éclosa jamais. Qu'il y ait un éveil du nationalisme chinois, que les Hindous et les Annamites se débarrassent de leurs maîtres européens, ce n'est pas un danger pour la civilisation occidentale, et ce sont là des probabilités qui n'ont rien à voir avec la douceur des mœurs.

Mais y a-t-il eu jamais un danger causé par l'adoucissement des mœurs? Autrement dit, les civilisations anciennes doivent-elles leur disparition au bien-être qu'elles instaurent et à l'adoucissement des mœurs qui en est la conséquence?

A vue d'ensemble, il apparaît d'abord que depuis les temps historiques la civilisation occidentale n'a jamais sombré. Après les Egyptiens et les Chaldéens sont venus les Grecs et les Romains, puis la Renaissance et les temps

abandon, vente) sans en faire une doctrine de philosophie sociale. Au surplus, la mortalité infantile, toujours énorme chez les peuples primitifs, raréfiait souvent les possibilités de surpopulation.

À l'époque moderne, les conditions sont tout autres. La vie humaine dépend non plus de l'abondance des ressources naturelles, mais de la mise en valeur de la nature, c'est-à-dire du progrès technique. Le travail humain devient le principal facteur de richesse. Les pays pauvres sont ceux où la population est clairsemée; les pays civilisés où la population est la plus dense. Si la natalité diminue en ces derniers pays, la mortalité infantile y a diminué en plus forte proportion. La surpopulation est un danger imaginaire. Le malthusianisme n'a d'importance qu'au point de vue familial. Les familles civilisées ont moins d'enfants, parce que l'enfant est une lourde charge (nourriture, habillement, et surtout logement, éducation), parce que les femmes ont plus d'indépendance, une vie moins resserrée autour du foyer, parce qu'intervient le problème d'assurer la situation sociale future des enfants. Ainsi apparaît, certes d'une façon confuse et purement égoïste, la préoccupation de la valeur sociale des individus.

modernes. Malgré des soubresauts, des hiatus plus apparents que réels, c'est la même chaîne ininterrompue dont les chaînons se relient aux chaînons supérieurs. Aux périodes de hiatus les peuples conquérants s'assimilent plus ou moins vite la civilisation conquise, ou plutôt ils sont conquis par la civilisation qu'ils convoitaient. D'où nouvel adoucissement des mœurs. D'où nouvelle décadence, diront les pessimistes.

Voyons les choses de plus près. Sans tenir compte des causes dues au hasard et où l'impétuosité des généraux joue d'ordinaire le plus grand rôle, on peut dire qu'un peuple est vaincu soit par l'infériorité du nombre, soit par l'infériorité de l'armement et des ressources, soit par défaillance morale.

Il est évident que c'est la troisième condition qui doit nous intéresser. On ne peut pas attribuer, par exemple, l'écrasement des Albigeois à leur amollissement et à leurs cours d'amour. Leur civilisation fut vaincue par le nombre des barbares venus du Nord, autant pour « gagner » que pour assurer le triomphe de l'orthodoxie religieuse.

On pourra objecter l'exemple de la Grèce dans les guerres médiques, où une fédération de petits peuples tint tête aux forces d'un grand empire. Toutefois, si l'armée de Xerxès comptait un million d'hommes, au dire d'Hérodote, ce qui n'est pas du tout invraisemblable, il faut se rendre compte que cette multitude était nécessaire pour assurer le ravitaillement et les communications d'une armée très éloignée de sa base. En définitive, le nombre des combattants était beaucoup moindre et fut fort embarrassé pour se déployer et prendre ses avantages dans un pays de montagnes, où le rôle de la cavalerie fut par cela même annihilé. Sur mer, la supériorité des vaisseaux en nombre disparut dans un combat qui avait lieu en des détroits très resserrés. La résistance morale des Grecs put avoir raison de l'attaque des troupes des rois perses, composées d'assujettis. Mais la défaite des Perses ne fut pas due à l'amollissement de leurs mœurs, quoiqu'ils parlent avec mépris de la robe médique et des coutumes orientales, parce qu'elles leur étaient étrangères.

D'une façon générale, c'est le nombre qui l'emporte. Les empires englobèrent les petits peuples. Le patriotisme des Juifs ne put les défendre contre les Assyriens qui les emmenèrent deux fois en captivité, ni, plus tard, contre les Séleucides, ni contre les Romains qui les dispersèrent.

Quant à la supériorité de l'armement et des ressources, elle appartient aux peuples civilisés. La civilisation, étant fondée sur l'effort des hommes, prend une supériorité technique sur les peuples plus arriérés (1). Le peuple civi-

(1) Faut-il citer comme exception les Doriens, encore barbares, mais qui connaissaient le fer et avaient des armes de fer, et qui, grâce à cette supériorité d'armement, croit-on, subjuguèrent les Achéens, plus civilisés, mais qui en étaient restés aux armes de bronze.

Ce n'est probablement qu'une des raisons de la victoire dorienne. Les Achéens, encore à demi barbares, avaient une organisation féodale et n'étaient pas tellement différents des Doriens, dont les hordes vinrent submerger la Grèce homérique par vagues successives. La civilisation achéenne devait sans doute se limiter aux princes, à leur entourage et à un certain nombre de corporations citadines. La division profonde en classes ne devait pas être favorable à « l'union sacrée » contre les envahisseurs.

On dit aussi que les barbares jetèrent bas l'empire romain, parce qu'ils avaient fini par avoir le même armement. Je dirai plus loin que des causes plus profondes, des causes sociales, amenèrent l'effondrement de l'empire. Obligé de couper ici un article beaucoup trop long pour m'être attardé à faire l'école buissonnière dans les paradis terrestres, je mets à un prochain numéro l'exposé des causes qui, à mon avis, déterminent la chute des empires.

lisé est en même temps de population plus dense. La population est clairsemée dans les régions sauvages. Les grandes masses humaines se trouvent toujours aux lieux de civilisation plus avancée où le bien-être est plus ou moins assuré.

Combien de fois les barbares n'ont-ils pas été battus par les peuples civilisés, plus solidement organisés et mieux armés? C'est l'immense majorité des cas. Je ne citerai que l'exemple de la conquête des Gaules par Jules César, avec une armée inférieure en nombre. Et, en dehors des conquêtes, combien d'expéditions punitives contre des peuplades remuantes, venant troubler les confins du pays civilisé.

M. PIERROT.

(A suivre.)

---

## TCHERKESOV (Suite)

---

Par suite d'une erreur de mise en pages toute la fin du précédent article sur la vie de Tcherkesov est devenue incompréhensible. Nous reprenons, dans ce numéro, la relation au chapitre : Premier emprisonnement. Les lecteurs s'y reconnaîtront ainsi et nous les prions de nous excuser, ainsi d'ailleurs que le camarade Nettleau, lequel a dû bougrement rousillonner à lire son récit ainsi bousculé.

---

### PREMIER EMPRISONNEMENT

---

Il entra en 1865, dès sa fondation, à l'Académie agraire de Pétersbourg, à huit kilomètres de Moscou. Les étudiants, à cause de la distance, n'avaient pas la ressource de donner des leçons en ville selon la coutume russe, et ils furent amenés à organiser leur vie d'une manière économique et solidaire, ce qui donna beaucoup de force à la propagande qui fut faite parmi eux par Tcherkesov et d'autres. A la suite de l'acte de Karakozov, en avril 1866, Tcherkesov fut en quelque sorte impliqué dans les persécutions et passa huit mois dans la forteresse de Pierre et Paul. Il lui fut interdit de fréquenter les écoles supérieures.

L'année 1867 fut un temps d'isolement et d'inaction que Tcherkesov passa à Petrograd. C'est là qu'en 1868 on recommença à s'organiser en tout petit, en fondant un restaurant coopératif qui attire les étudiants. Un groupe s'organise dont est Tkatchev, démocrate et blanquiste, qui a déjà un passé révolutionnaire. Ce groupe envoie même Botchkarov en Suisse explorer l'émigration où des étudiants réfugiés, venus de Kazan, étaient déjà à l'œuvre. Tcherkesov leur fait parvenir 50 roubles pour aider à la première édition du livre *Que faire?*. Ce maladroit de Botchkarov ne rencontre pas Bakounine, mais il rapporte le premier numéro du journal russe de celui-ci, *La Cause du Peuple* (septembre 1868) qui est dévoré par le groupe, est copié maintes fois en manuscrit, et qui circule.

Il y avait à Petrograd une bonne bibliothèque d'écrits révolutionnaires, formée secrètement par les étudiants du temps de Tchernychevsky. Lors des poursuites de 1866, elle connut de grands risques, mais des étudiants géorgiens l'emportèrent au ministère de la Guerre chez la femme du ministre, le fameux Milliotine. Cette femme était une Géorgienne et elle prit le dépôt d'accord avec son mari. En 1868, la bibliothèque fut reprise par le

groupe. Voilà un exemple de l'intervention amicale de ces femmes géorgiennes qui, répandues dans les hauts milieux russes, surent souvent être utiles à leurs jeunes compatriotes. Ceux-ci furent de tous les mouvements révolutionnaires et y représentèrent un élément très pur et dévoué.

Tcherkesov, à cette époque, grâce à Botchkarov, entra aussi en relations avec des jeunes Serbes, Sava Grouitch (futur ministre de la Guerre), Nikolitch et Svetozar Markévitch, le fondateur du socialisme serbe, « trouvé mort » en prison au temps de Milan. Grouitch avait été à Berlin et connaissait des ouvrages de Lassalle, mais tous trois ne connaissaient, comme progressistes russes, que les slavophiles de la nuance Aksakov, et dans l'intimité ils les trouvaient bien réactionnaires. Tcherkesov leur dessilla les yeux, leur fit lire les articles de Tchernychevsky, notamment son fameux éreintement du panslavisme (*Manqué de tact national*). Ils en furent enchantés et se rapprochèrent du cercle où on lisait Bakounine. Mais ils durent partir bientôt.

### LES INTRIGUES DE NETCHAIEV

C'est dans ce milieu que Netchaïev fut introduit : et ainsi Tcherkesov le connut dès la première heure. On sait que c'était un homme d'origine populaire, devenu instituteur, animé d'une haine violente contre le système tsariste et bourgeois, désireux d'agir et surtout de faire agir cette masse d'étudiants et d'autres sympathisants qu'il traitait un peu trop en simple chair à conspiration et à révolution. Il voulait coordonner au plus vite, par tous les moyens, au besoin, en abusant les gens et en employant tous ces mouvements où le dévouement à la cause n'allait pourtant pas jusqu'à mettre tout sur une carte. Cette manière de *forcer* la révolution comme on force une plante dans une serre chaude lui réussit auprès de beaucoup de monde et lui soumit leurs volontés, celle de Bakounine entre autres, d'une manière extraordinaire. C'est là un sujet à part que j'ai examiné d'assez près, car il a plu à la calomnie marxiste de confondre perfidement l'action de Netchaïev et celle de Bakounine, et il faut débrouiller tout cela comme du fil entortillé. Ce que Tcherkesov m'en a raconté m'a beaucoup aidé, et j'ai pu donner au moins un résumé de ces détails nombreux dans un long article sur Bakounine et le mouvement révolutionnaire russe de 1868 à 1873, publié en 1916.

Il suffit de dire ici que Tcherkesov eut une connaissance intime et parfaite des origines de cette affaire, mais il dut bientôt partir pour Moscou (22 décembre) où il rencontre Ouspenski, l'âme du mouvement local, Tkatchev qui apporte des nouvelles de Pétersbourg, etc.; mais, en mars 1869 déjà, les arrestations commencent. Netchaïev part pour Genève et s'y présente chez Bakounine avec la prétention d'être la cheville de tous ces mouvements, ce qui était une exagération absurde. De son côté, Tcherkesov devenait « l'homme illégal », le premier en Russie, a-t-il dit, c'est-à-dire qu'au lieu d'attendre d'être arrêté, il devint l'ingénieur un tel, et s'en alla tracer un chemin de fer de Rostov au Caucase. Par ce travail, il gagna de l'argent qui, dans l'automne, fut très utile à la cause et indispensable aux opérations de sauvetage.

Netchaïev était revenu à Moscou; il avait pu rentrer en Russie par le Midi, avec l'aide de ses camarades bulgares

de Bakounine, réfugiés en Roumanie. Il se transporte d'abord chez Tcherkesov (13 septembre) auquel il veut en imposer par son importance et des récits exagérés sur son œuvre à l'étranger; mais Tcherkesov ne se laisse pas prendre à ces vantardises. Toutefois, pour donner à Netchaïev des facilités de propagande révolutionnaire, il le présente à Ouspenski, Pryzhov, Kouznetsev, Ripman, c'est-à-dire à des camarades éprouvés de Moscou et de l'Académie agraire de Pétrovsk où Tcherkesov avait gardé beaucoup de relations et qui devint l'asile et le foyer de la nouvelle organisation. Tcherkesov se donnait également beaucoup de peine pour rallier les étudiants de l'Université au mouvement et nous trouvons ici pour la première fois les noms de Oelsnitz, Holstein, Smirnov, comme celui de Balli (Zamfir C. Arbore) paraît déjà à Pétrograd l'hiver précédent. Ce furent, à l'exception de Smirnov, des collaborateurs intimes de Bakounine en 1872-73.

La propagande de Netchaïev détourna les étudiants de Pétrovsk de l'idée désespérée, alors en vogue, de se désintéresser de la Russie et d'émigrer en masse en Amérique (idée qui fut réalisée individuellement par quelques autres, ailleurs, N. Tchaïkovski, Ross et autres). Il les fascina par la fiction d'une grande révolution paysanne qu'il prétendait devoir éclater en 1870. Pour comprendre le succès de Netchaïev, il ne faut pas perdre de vue que vers la fin de 1869 tous les éléments sympathiques aux idées révolutionnaires et socialistes s'attendaient, comme le gouvernement lui-même, vers le milieu de 1870, à une révolte parmi les paysans qui n'avaient pas été complètement libérés en 1861. Déjà en 1861 il y avait eu des révoltes, mais c'est seulement à Kazan que les intellectuels et la jeunesse révolutionnaire les avaient soutenues. A la révolte attendue et espérée, Netchaïev et ses amis, y compris Bakounine, Ouspenski, Tkatchev et autres, voulaient prendre une part active.

Netchaïev pouvait compter sur le dévouement de toute cette jeunesse, mais au lieu de s'acheminer peu à peu de la fiction à une réalité d'abord modeste, puis grandissante, son autoritarisme extrême, effréné, lui fit employer des moyens détestables, exigeant continuellement des devoirs imposés au nom d'une dictature invisible, sur l'existence de laquelle, en dehors de sa propre personne, des doutes commençaient à s'élever. Alors, pour affermir son autorité, il assassina simplement le seul homme, l'étudiant Ivanov, qui lui avait jeté un défi; et cela avec préméditation et de façon à impliquer ses principaux camarades dans la préparation et les détails de l'assassinat. Puis il partit, et bientôt, à la suite de la découverte du cadavre, les autres furent arrêtés.

Si Tcherkesov avait été là, il aurait probablement ri au nez de Netchaïev et empêché cet acte de mélodrame. Mais il était à son chemin de fer au cours des semaines décisives et rentra juste à Moscou lorsque le malheur venait de se produire. Les arrestations commençaient; chez Ouspenski, de vraies archives de documents compromettants furent immédiatement découverts. Tcherkesov se dévoua alors au sauvetage, louant des chambres qui servaient d'asile, avertissant les camarades de Pétrograd, trouvant l'argent et une femme même qui assurèrent à Netchaïev son départ de Toula pour l'étranger en toute sécurité, etc. Il passa ces semaines mouvementées de la fin de 1869 à Moscou, voyant peu à peu tout le monde arrêté et sentant le cercle se resserrer autour de lui de jour en jour. Enfin une impru-

dence de Nikolaïev compromit son dernier asile et il fut arrêté le 29 décembre 1869. Homme sociable avant tout, il fut presque content de partager enfin le sort de tous ses camarades.

## LA DEPORTATION

Le gouvernement fit un procès monstre à 84 des quelques 180 personnes compromises dans cette affaire (juillet-août 1871). Le compte rendu complet, les documents révolutionnaires mêmes furent publiés par les journaux quotidiens, ce qui fut fait en vue de discréditer les révolutionnaires, but qui fut complètement manqué. Ce qui fut discrédité ce fut le système de la dictature, de l'obéissance aveugle. Depuis lors, pendant de longues années, les nouveaux mouvements russes furent empreints de l'esprit de liberté, de vraie solidarité, de confiance mutuelle et basés sur l'accord volontaire.

Presque tous les accusés principaux se sentaient démoralisés par la honte d'avoir été les dupes, les marionnettes d'un faiseur habile. Du reste, pour quelques-uns, cette attitude put être un moyen pour se décharger eux-mêmes au dépens de Netchaïev, réfugié à l'étranger et qui avait bon dos. En outre, il pouvait paraître utile de confirmer l'accusation dans ses assertions pour sauver les parties et ramifications peut-être importantes du mouvement qui ne furent jamais découvertes. Il faut donc utiliser ces nombreux matériaux avec beaucoup de circonspection. Mais quant à Tcherkesov, il me paraît nettement qu'il fut le seul des accusés en vue qui affronta l'accusation avec une sérénité non ébranlée. Il n'avait pas été la dupe de Netchaïev et n'avait pas non plus participé aux machinations de celui-ci; par contre, il avait organisé les sauvetages et celui de Netchaïev lui-même, et tenu en échec les poursuites pendant des semaines. Il n'avait jamais perdu la tête; et il s'étonne encore du peu de vraies données que la police et l'accusation surent rassembler à l'aide de tous leurs moyens d'inquisition.

On a du reste de lui un document très intéressant lu au procès, une lettre à Ivan Likhoutine qui donne la caractéristique de Netchaïev et qui montre que lui, seul des accusés, l'avait su pénétrer. J'avais deviné qu'il en était l'auteur et il a confirmé mon hypothèse en 1913.

Le 18 août 1871, Tcherkesov fut condamné à la déportation à vie dans le Gouvernement de Tomsk (Sibérie occidentale) avec internement d'un an et demi dans la même localité et défense de sortir du Gouvernement pendant cinq autres années. Cependant, on le garda en Russie jusqu'au 28 novembre 1873, et ce n'est qu'après quatre ans de prison qu'il fut déporté en Sibérie.

## FUITE DE SIBERIE L'ACTION A LONDRES GENEVE ET PARIS

Le voilà donc à Tomsk, où Bakounine aussi avait été déporté de 1857 à 1859. Il gagne sa vie au moyen de quelque travail technique ou des leçons. Puis, en janvier 1876, il s'évade, ce qui était alors très rare (Sokolov et Lopatine seuls l'avaient précédé, v. *Materialy*, X, p. 221). Cette fuite, grâce à quelque argent et à un bon passeport, fut un simple voyage.

Il comptait rester à Moscou, mais justement, entre deux

mouvements, il n'y avait rien à faire pour un révolutionnaire. On lui conseilla de passer à l'étranger. Il s'arrêta à Pétrograd où le docteur Weimar, l'ami de tous les révolutionnaires, lui fit bon accueil. Lui et ses amis Klementz, Stepniak, Perovskaïa, etc. persuadèrent Tcherkesov de partir pour Londres pour faire la revue de la vie russe dans le journal *Vpered*, de Lavrov, ce qu'il fit depuis avril jusqu'à octobre 1876, quand il préféra aller en Suisse où les anciens camarades de Bakounine, Ralli, Oelsnitz, Holstein, le groupe du *Rabotnik* (L'Ouvrier), éditaient toujours des publications russes de tendance anarchiste modérée.

De véritable coopération avec ces hommes déjà fatigués, il ne pouvait guère être question. Toutefois la présence de Tcherkesov dans ce milieu est attestée par exemple par une lettre de Ralli à James Guillaume (14 juillet 1877), lui réclamant, en vain, le prêt de l'imprimerie russe de Ross (arrêté en Russie) et offrant la garantie et la responsabilité « de D. Klementz, Joukowsky, Ralli, Tcherkesov et peut-être de Kropotkine ». Kropotkine non plus ne partageait pas les idées spéciales de ce groupe; cependant une circulaire imprimée (expédiée le 12 avril 1877) du groupe parent de langue française « La Commune » nous fait connaître que Klementz et Kropotkine avaient adressé à ce groupe un projet de « Dictionnaire socialiste » (qui ne fut jamais publié).

De son côté, Tcherkesov avait pris l'initiative d'organiser d'une part une bibliothèque pour les étudiants et les émigrés russes, de l'autre, une caisse de secours mutuels et la publication d'un journal socialiste et révolutionnaire en langue russe intitulé *Obtchina* (Commune) et qui parut en 1878. Grâce à ces trois entreprises, la vie des éléments révolutionnaires russes devenait plus saine et agréable. Au journal collaborèrent Stepniak, Klementz, Axelrod, Deutsch (pas encore marxiste à cette époque) et autres. A Genève et dans le Jura, dans le milieu russe et celui de la Fédération jurassienne, l'amitié se cimentait alors par la vie avec Kropotkine.

Tcherkesov fit également la connaissance de Malatesta qu'une vraie odyssee de Naples en Egypte, en Syrie, en Asie Mineure, à Marseille, avait conduit à Genève pour quelques mois, après lesquels, au printemps 1879, il fut expulsé de Suisse d'où il se rendit en Roumanie et de là à Paris pour y être expulsé de nouveau quelque temps après, — deux fois même : une fois sous son nom, la seconde fois sous un autre nom — quitte à rentrer de nouveau pour passer cette fois six mois en prison; on le trouve ensuite à Lugano où il est arrêté et expulsé, et à Bruxelles où il ne put pas rester non plus, et enfin il arrive pour la première fois à Londres! Ce qui ne l'empêcha pas d'être présent, avec Kropotkine et le groupe de Genève, tel soir de février 1879 dans un petit café, lorsque le premier numéro du *Révolté* fut expédié et que Tcherkesov enseigna aux camarades l'art de plier un journal.

A Paris aussi, Tcherkesov et Malatesta, ainsi que Cafiero, se virent souvent et assistaient en 1879-80 à toutes ces petites réunions des groupes naissants où l'idée anarchiste fit son éclosion, chaleureusement défendue contre ses adversaires nés, guesdistes et blanquistes. Après quelques temps, Tcherkesov fut expulsé à la suite de l'assassinat d'Alexandre III et dut se replier sur Genève.

Ces années de 1877 à 1882 ou 1883 entre Genève, Paris

et le Jura, camarade et ami du *Révolté*, de Kropotkine, des Italiens, des Jurassiens et de beaucoup de Russes et Géorgiens, furent une époque à jamais mémorable et heureuse pour Tcherkesov qui depuis longtemps avait fait, du milieu des camarades, sa vraie patrie.

Le hasard voulut que cet homme aimable et internationaliste, autonomiste convaincu, fit alors son début littéraire par une longue brochure de polémique véhémement contre Michel Dragomanov, le socialiste fédéraliste oukramien demeurant dans ces années à Genève. Ce professeur distingué de l'Université de Kiev, en exil et avec qui Tcherkesov était en relations très amicales, publia, sous l'impression de l'assassinat d'Alexandre II, une brochure française intitulée *Le Tyrannicide*, d'un tel caractère que beaucoup d'amis comme Kropotkine, Elisée Reclus, Lefrançais en furent tellement dégoûtés qu'ils la lui renvoyèrent. Non seulement Dragomanov ne changea pas d'idées, mais il commença à collaborer au journal *Volnoïe Slovo* (Libre Parole) publié par l'agent de l'association secrète contre-révolutionnaire de Pétrograd, la *Svachtchennaïa Droujma* (Sainte Milice) dont le chef était le ministre de la Cour Impériale, le comte Voroniso-Dachkov. Tcherkesov s'efforça de persuader Dragomanov de rompre avec ce journal, mais Dragomanov s'obstina dans ses attaques contre les nations russe et polonaise. Le résultat en fut cette brochure contre Dragomanov qui compromettait le socialisme, le fédéralisme et la solidarité internationale.

Dans une réunion tenue à Paris pas longtemps avant la mort d'Alexandre II, où Plekhanov, venu de Russie, condamna le terrorisme révolutionnaire et où Lavrov fit un discours d'un dogmatisme écoeurant, Tcherkesov fit un franc appel à la continuation de la lutte.

Lorsque le tsar fut tué et que Sophie Perovskaïa et les autres furent pendus après une longue agonie due à la maladie du bourreau, Kropotkine en fut si ému qu'à Genève, au Comité exécutif, il s'offrit avec sa femme de rentrer en Russie pour prendre part à la lutte. Stepniak refusa d'accepter ce sacrifice et Tcherkesov s'appliqua à convaincre Kropotkine de l'utilité de sa présence au Congrès révolutionnaire de Londres (été 1881); ces deux amis, considérant qu'il appartenait avant tout à son œuvre d'idées, lui firent ainsi passer cette crise.

Après son retour de Londres, Kropotkine fut expulsé de Suisse. Les persécutions en France, du côté de Lyon, devenaient plus pressantes et, en Suisse même, la chasse fut bientôt faite aux anarchistes. Les amis qui connaissaient les relations intimes de Tcherkesov avec les camarades de Lyon lui conseillèrent de partir, et au commencement de 1883 il disparaît complètement, absorbé, englouti, dirait-on, par l'Orient.

M. NETTLAU.

(A suivre.)

---

## CHOSSES ELEMENTAIRES (Suite)

Je voudrais aussi attirer votre attention sur ceci : toute capacité intellectuelle mise à part — et l'on sait si la valeur intellectuelle a de l'importance — vous avez toutes une certaine habileté manuelle. Les unes ont une dextérité étonnante des extrémités digitales et sont de première force

dans les occupations délicates; peut-être envisageront-elles avec fruit la broderie, le piano, la lingerie, le métier de modiste, la machine à écrire, le tulle, les fleurs et les plumes, les travaux de laboratoire, la chirurgie même? D'autres sont plus à leur aise dans des ouvrages moins fins, travaux ménagers, service de magasin, cuisine, couture; c'est chez elles la main qui agit plus que chaque doigt en particulier. Enfin quelques-unes réputées maladroitement, sont cependant capables de travaux plus massifs peut-être; elles aimeront à faire la lessive, cultiver des fleurs, planter des arbustes, soigner des animaux, manier des marchandises de gros; c'est tout le bras qui éprouve le besoin de se manifester. D'autres, si elles ne présentent rien de spécial comme capacités tactiles et manuelles auront par contre une vraie facilité et une grande joie dans le travail cérébral; visuelles ou auditives, les études leur seront réservées, si elles peuvent se faire valoir, et elles entreront dans l'enseignement, ou dans des fonctions administratives supérieures — à condition, ne l'oublions pas, qu'elles soient de bonne constitution, bien équilibrées, relativement calmes, sans compter vingt autres qualités!

Retenez, mesdemoiselles, ces données physiologiques, questionnez-vous à leur endroit, si vous ne vous connaissez pas encore. Et vous verrez que la mode qui vous pousse parfois vers une profession risquée, par rapport à votre organisation même, de vous égarer. Vous choisirez davantage d'après vos possibilités organiques — illusions mises à part — que selon le goût du jour ou le simple hasard des circonstances.

Quel que soit d'ailleurs le métier envisagé et qui vous apportera, espérons-le, quelque indépendance en un temps d'insécurité latente où il faut compter avant tout sur soi-même et surtout si l'on est femme, il est un second métier que toute jeune fille doit encore apprendre, en quelques mesures au moins, sous peine de déboires nombreux: c'est celui de ménagère, que cela plaise aux féministes ou pas. Ce métier a perdu la valeur sociale qu'il mérite et on l'exerce comme un pis-aller, ce qui n'est pas pour arranger toujours les affaires de la famille. Il est donc excellent que les écoles ouvrent de plus en plus, dans tous les milieux, des sections ménagères et encouragent les jeunes filles à s'y rendre, de même que les cours du soir de diverses municipalités ou sociétés d'utilité publique pourront être fréquentés, à ce sujet, avec une utilité incontestable. Je n'ose insister.

Enfin, il est des éléments qui dans n'importe quelle profession jouent un rôle décisif, pour ce qu'il s'agit d'y réunir. C'est la volonté et l'adaptabilité. Etes-vous élastique de tempérament, c'est-à-dire, après quelques essais, épreuves, arrivez-vous facilement à exécuter ce que vous désirez, alors le choix des professions possibles est assez étendu. Avez-vous par contre une peine inouïe à assurer une nouvelle besogne, détestez-vous les changements et vous faut-il vraiment beaucoup de temps pour vous adapter à la situation qui se présente, alors restez-en au vœu pie de beaucoup de parents et devenez une fonctionnaire. Mais attention, n'allons pas prendre pour une faculté d'adaptation ce qui n'est que papillonnage, versatilité, impuissance de touche-à-tout, car les touche-à-tout ont besoin au contraire de maîtres ou maîtresses qui les suivent et les guident, ainsi que les apathiques du reste. La volonté d'aboutir, et c'est l'autre élément dont je tiens à parler, est bien peut-être ce qui pourra corriger les natures peu douées, ce qui pour

tous est la qualité maîtresse requise dans toutes les professions. Une forte volonté — et elle se développe chez ceux qui l'exercent — arrive à bout de difficultés inimaginables. Jointe à une bonne culture générale et à une santé convenable, la volonté est un bien précieux que je vous souhaite à toutes de posséder à un haut degré, d'acquiescer, car alors nous aurons la conviction que vous serez plus tard des femmes de valeur.

Pour vous faire toucher du doigt les préoccupations de l'orientation professionnelle, je veux vous sortir deux de ces fiches que les bureaux nouvellement créés tiennent en réserve pour les jeunes personnes qui ont jeté leur dévolu sur une profession donnée. Une demoiselle prétend-elle par exemple se faire couturière? on la confronte avec la fiche que voici:

Métier du type visuel, quoique l'acuité visuelle n'ait pas besoin d'être très bonne; il ne faut pas de daltonisme. Bonne ouïe, santé moyenne, pas d'haleine forte; à déconseiller aux nerveuses, anémiques, dyspeptiques chroniques, hémorroïdaires; tuberculose, contre-indication absolue. Pas de vertige, ni transpiration des mains, ni gerçures en hiver. Attention très nécessaire, grand sens d'observation, mémoire des formes; coup d'œil rapide et sûr. Adresse des mains et des doigts qui doivent être souples et flexibles; mobilité des articulations, savoir travailler des deux mains; toucher fin et délicat. Elocution facile. S'adapter aux exigences des clientes, affabilité, bonne tenue, beaucoup d'ordre et de soins; calcul utile, géométrie utile, dessin linéaire et d'ornement; être économe de la matière.

Désire-t-on devenir garde-malade? Il faut être de bonne constitution, même forte; pas de maladie de cœur, n'avoir rien d'anormal aux poumons; pour les solides, pas de nervosité; du sang-froid, ne pas faire la dégoûtée, avoir un bon coup d'œil, être d'une bonne volonté à toute épreuve, attentive, discrète, avoir de l'initiative tout en restant dans les limites fixées par le médecin. Il faut dans cette profession, non seulement une instruction générale assez poussée, mais s'intéresser aux travaux de ménage, car on demande surtout à l'infirmière de remplacer la maîtresse de maison malade elle-même ou occupée par des malades, que d'assurer les soins prescrits. C'est en somme un métier difficile, pénible, souvent ingrat, où le bluff est vite dépisté, mais évidemment d'une vraie beauté morale.

Et voilà quelques-uns des problèmes que la vie pose à chacune, tout à tour — ce qui me permet de terminer en disant que le charme de l'existence se joue en tout cas sur une décision: le métier.

Jean WINRSCH.

## ANNEXE

Voici quelques données de ce que l'ingénieur Mauvezin appelle la « rose des métiers »:

*Dorure d'art*: comme le métier de relieur, est compatible avec la faiblesse des membres inférieurs; coup d'œil rapide, pas de daltonisme; force moyenne, attention soutenue, adresse des doigts, sens artistique, dessin linéaire, ornementation.

*Photographe*: bonne vue et yeux solides; vision crépusculaire, toucher délicat, ordre, exactitude, bon goût, un peu de chimie; métier mi-debout, mi-assis; voies respiratoires saines.

## BIBLIOGRAPHIE

*Ouvrière en cheveux* : assez bonne vue, délicatesse du toucher, ordre et soins, coup d'œil rapide; audition, poumons, daltonisme, vertiges, hernies, varices, engelures, transpiration des mains, tout cela est indifférent.

*Repasseuse* : bonnes jambes, sans varice, cœur solide, forte santé, adresse des bras, attention, ordre et soins.

*Cuisinière* : bonne constitution, poumons sains, vue assez bonne, mais pas de lunettes (buées); sens du goût et de l'odorat, sobriété, propreté, attention, mémoire et patience; pas de maladie de cœur, ni gastrite, ni vertiges, ni engelures, ni pieds plats, ni varices, tuberculose ni anémie; habileté des mains, coup d'œil rapide, intelligence développée. Métier à conseiller dans ces conditions.

*Coloreuse en capsules métalliques, timbreuse en bouteilles* : ni vertiges, ni éblouissements, très grande rapidité de mouvements, grande adresse des doigts.

*Vendeuse* : position debout, pas de varices; irrégularité du travail; réactions rapides, être lesté; extérieur agréable, savoir parler (ni bégaiement ni autres défauts), pas d'haleine forte; bonnes oreilles; s'il y a manutention de couleurs, pas de daltonisme; patience; langues étrangères, bon calcul mental, mémoire des personnes et des prix.

*Employée de bureau* : bonne écriture, instruction soignée, bonne mémoire. Pour la sténo-dactylographie, orthographe excellente outre la dextérité des doigts. Comptable : grande pondération. Caissière : doigts très déliés, discrétion, courtoisie.

*Gantière* : métier assis, bonne vue, audition indifférente, pas de moiteur des mains, connaître couleurs et nuances; être économe de la matière; patience, minutie. Mêmes qualités pour les cuirs et peaux.

*Fourrures* : notions de couture; bonne vue; adresse manuelle; poumons résistants (poussières malsaines).

*Tulle, fleurs et plumes* : force moyenne, bonne vue, dextérité manuelle; pas de transpiration des mains; ordre et soins.

*Modiste* : métier assis; assez bonne vision; pas de prédisposition à l'anémie; pas d'haleine forte; pas de daltonisme, pas de moiteur des mains; bonne ouïe, mémoire et sens des formes, coup d'œil rapide, adresse manuelle; bonne tenue, affabilité; être ordonnée.

*Broderie mécanique* : vue bonne, pas de daltonisme, beaucoup d'attention, sens des couleurs; poumons et audition, indifférents. Dans la bonnetterie mécanique, bons poumons, vue moyenne, dextérité des mains et des doigts.

*Broderie à la main* : vue très bonne et connaissance parfaite des couleurs; pas de transpiration des mains; beaucoup d'attention, adresse manuelle, minutie.

*Dentellière* : daltonisme possible; dextérité. Métier assis, comme le précédent.

*Culottière* : bonne vue, adresse manuelle, beaucoup d'ordre. Costumes d'enfants : pas de daltonisme, ni transpiration des mains, ni engelures; coup d'œil rapide, adresse manuelle, sens des formes; ordre et soins. Corsetières, lingères : mêmes qualités; précision.

*Esquisse d'une philosophie de la dignité humaine*, par Paul Gille (Alcan, éditeur).

Le marxisme, le réalisme marxiste a été une réaction contre la sentimentalité amphigourique de 89 et de 48, contre l'abus des grands mots de Justice, de Liberté, souvent vides de sens.

Les phénomènes économiques sont, d'après Marx, les seuls facteurs qui déterminent l'évolution de la société et les actes des hommes.

Cette théorie du déterminisme historique, fondée sur le matérialisme économique, met en valeur des conditions, il est vrai, trop méconnues jusqu'alors. Mais elle ne considère que les faits matériels devant lesquels l'homme ne compte plus. Elle supprime tous les facteurs sentimentaux. Elle est véritablement amoral.

Or l'homme n'est pas un être passif. Il réagit à son tour sur les facteurs économiques qu'il peut d'ailleurs modifier dans une certaine mesure. Le facteur psychique intervient dans toute action et quelquefois avec part prédominante.

C'est contre le marxisme — sans idéal et sans morale — que Paul Gille s'est élevé. Le déterminisme n'est pas le fatalisme.

L'auteur se trouve ainsi amené à exposer sa thèse sur le problème de la liberté, thèse qu'il a publiée dans un des numéros de la dernière série des *Temps Nouveaux* (la série d'après guerre).

Mais, si Paul Gille conclut à la liberté, ce n'est pas à la liberté absolue au sens des métaphysiciens, ni au plaisir égoïste et malfaisant des individualistes. L'homme conquiert la liberté avec le progrès; et cette liberté se ment dans le cadre social, car la vie humaine est une vie sociale, et l'homme ne saurait s'abstraire de la société.

Paul Gille définit ce qu'il entend par autonomie. Il ne s'agit pas de l'illusion du libre arbitre, il ne s'agit pas de l'autonomie absolue de Kant, dégagée de tout sentiment sympathique ou altruiste, ce qui, au fait, ne se rencontre jamais. Il s'agit d'une maîtrise de soi, supposant une maîtrise de soi qui repousse toute tyrannie, aussi bien du dedans que du dehors. Sur cette autonomie se greffe la socialité. La socialité nous conduit à la politesse, c'est-à-dire au savoir-vivre en société.

La thèse de Paul Gille conclut en faveur du progrès :

« A mesure, dit-il, que la vie se fait plus harmonieuse et plus élémentaire, elle se fait plus délicate aussi, et le développement normal de la vie consciente sur notre globe se poursuit dans le sens d'une diminution croissante de la brutalité et de la lourdeur originelles, dans le sens d'une augmentation croissante de la délicatesse et des forces subtiles de l'esprit. »

*Der Vorfrühling der Anarchie... bis zum Jahre 1864*. « Der Syndikalist », Fritz Kater, Berlin, o, 34. Aucun prix n'est indiqué.

Les camarades du journal allemand « Der Syndikalist » viennent de publier la première partie de l'étude faite par notre ami Max Nettlau, sur les débuts des idées libertaires

jusqu'à l'année 1864. Ce volume de 230 pages est plein de renseignements sur les premières expressions données à l'idée de liberté complète depuis l'époque grecque. Sans doute, y en a-t-il eu d'autres antérieurement, mais les échos n'en sont pas venus jusqu'à nous; du reste, Nettlau ne considère pas cet ouvrage comme définitif, il constate qu'il lui manque beaucoup de documents et il prie le lecteur de les lui fournir.

Voici un passage de sa lettre d'envoi : « Rien ne me fait tant de plaisir qu'additions et corrections à un livre et peu de livres sont aussi incomplets que cette ébauche. Mais il valait peut-être la peine de faire un commencement, de montrer à ce cher monde si pénétré d'autorité qui nous entoure, que l'idée libertaire pénètre tout autrement encore toute l'évolution mondiale, — que la société ne vit pas par l'autorité, grâce à l'autorité, mais bien malgré l'autorité et tous ses crimes et bêtises. Il faut parler plus hautement en libertaire; montrer à quel degré la liberté est l'âme de tout développement normal, et que l'autorité est la mouche du coche, la tête sculptée à la proue, la cinquième roue du carrosse. — Alors comblez un peu mes lacunes, élargissez la question que vous avez vue se dérouler dans tant de détails en donnant la dernière main à *L'Homme et la Terre*. Ecrivez-moi — et mes erreurs — tant que vous voudrez, mais apportez de nouveaux matériaux, ce sera très intéressant et je voudrais en faire une bonne récolte pour les additions à ce volume qui seront ajoutées au second et dernier volume que je dois compiler durant la saison 1925-1926. Je suis déjà désolé d'avoir oublié Antiphonte qui précède Zénon, et sur lequel il y a toute une littérature et un petit livre récent en russe, publié par le groupe « Golos Trouda ». Mon livre s'appellerait convenablement *Le Barbelé*, étant une série de crochets pour y disposer de nouveaux matériaux, ou bien *Le Cadre à remplir*. »

Tout incomplet qu'il soit, ce livre rendra les plus grands services à chacun de nous et à la propagande; il nous faut le traduire en nous répartissant la besogne; prière à ceux qui lisent l'allemand de nous offrir leurs services.

En attendant, suivant son invitation, j'écrirai un peu notre ami. La traduction du titre allemand serait *L'avant-printemps de l'Anarchie*, ou si l'on veut *L'Aube*. Toutes ces allusions aux phénomènes rythmiques de la nature me semblent entachées d'erreur. L'aube suggère le crépuscule; le printemps fait penser à l'automne. Le phénomène dont il est question dans ce livre est d'un ordre tout différent. Le besoin de liberté est primordial et celle-ci se dégage peu à peu des entraves de l'autorité. L'anarchie évoluera, sans doute, pour faire place à un développement plus complet, mais non pas pour retomber sous le joug, ou du moins, nous ne l'admettons pas. La pensée libre est une acquisition définitive de l'esprit humain.

Donc, je dirais, pensant aux individus qui ont proclamé leur idéal libertaire : les Pionniers ou les Ancêtres; ou voyant le cerveau collectif de l'humanité : premières apparitions du sentiment anarchiste; ou Evolution de l'esprit humain vers la liberté.

*Metanoia*, revue internationale, scientifique, adogmatique et éclectique, Mme Gattefosse, 7, rue des Aubépains, Lyon. N° 2.

Cette revue, de 80 pages, contient un récit très émouvant d'un séjour à la prison de Schlüssemburg, — mais

pourquoi l'appeler « roman initiatique »? — des renseignements intéressants sur la nourriture végétarienne, et... d'autres choses.

Saisissons l'occasion pour donner notre sentiment sur le spiritisme. On confond facilement deux ordres d'études entièrement différentes. Il y a les relations entre êtres vivants, — relations fonctionnant à leur insu, — et qui constituent des phénomènes encore inexpliqués. Ils relèvent d'une science nouvelle, encore à ses débuts, que les « séances » spirites ne feront guère progresser.

Mais les braves gens rassemblés autour d'un médium veulent généralement entrer en communication avec l'« au-delà », et ce sont ces communications qui doivent prouver la continuité du Moi après la mort physique de l'homme. C'est là le grand point : Ne pas mourir. Il n'y a qu'une objection aux « preuves » que l'on nous donne. Ce sont des vivants qui transmettent ou interprètent ces « voix d'outre-tombe »; la bonne foi du sujet étant admise absolue — quel critère peut-on invoquer pour prétendre qu'il ne tire pas la « manifestation » de son propre fonds ou de la suggestion des auditeurs — suggestion consciente, subconsciente, inconsciente.

Tout cela ne tient pas debout, et mon sentiment est qu'il ne vaut pas la peine de quitter l'Eglise catholique, apostolique et romaine pour entrer dans le spiritisme.

P. R.

---

#### LECTURES RECOMMANDEES

---

*Des inconnus chez moi*, par Lucie COUSTURIER (Edition de la Sirène).

---

#### LA CIVILISATION

---

Une civilisation est un système de croyances, d'institutions, de pratiques élaboré par une communauté humaine au cours de son développement historique en vue d'assurer à ses membres la réalisation collective d'une forme de bonheur spéciale, considérée naturellement comme la mieux adaptée aux tendances instinctives et aux traditions conscientes de ce groupe, et conséquemment aussi considérée comme une forme de bonheur supérieure à celles que peuvent poursuivre ou réaliser les autres groupes. Par le fait qu'elle exige de tous les participants une adhésion aveugle ou réfléchie, mais susceptible de s'affirmer par des manifestations actives qui vont jusqu'au sacrifice de la vie, une civilisation n'existe pas sans un certain nationalisme, sans un sentiment de préférence qui implique forcément un certain dédain pour les civilisations différentes.

(Extrait de l'article de Sylvain Lévi paru dans la *Revue de Paris* du 15 février 1925, sous le nom : « L'Œuvre de la Civilisation indienne ».)

---

Adresser lettres et mandats à Ch. DESPLANQUES, 15, rue Ferdinand-Duval, Paris.